

Susanne de Lotbinière-Harwood : *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*

Lori Saint-Martin

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Martin, L. (1992). Compte rendu de [Susanne de Lotbinière-Harwood : *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*]. *Recherches féministes*, 5(1), 204–207. <https://doi.org/10.7202/057690ar>

ministère. Dans une deuxième période, fin des années 1920 au début des années 1980, les femmes sont tenues éloignées des fonctions de pouvoir dans les églises pentecôtistes. En 1914, les Assemblées de Dieu empêchent les femmes d'exercer la plus haute fonction administrative : celle de « l'aîné gouvernant ». Les Assemblées pentecôtistes du Canada décrètent que les femmes peuvent seulement être ordonnées comme évangélistes; le plus haut niveau pour elles est la « licence ministérielle pour les femmes », l'ordination n'étant pas permise. Comment expliquer ce durcissement contre l'ordination des femmes ? Les manifestations de l'Esprit seraient considérées comme déshonorantes pour les femmes... et selon une tradition fondamentaliste, les passages restrictifs de Paul au sujet des femmes devraient être pris au pied de la lettre. Cependant, les femmes pentecôtistes ne se sont pas enfermées dans ces limitations officielles : Aimee Semple McPherson a été pendant trois ans ministre des Assemblées de Dieu. Pressentant les changements, elle quitte sa propre dénomination pentecôtiste et fonde en 1927 une autre Église. Une troisième période s'amorce sous le signe du nouveau mouvement féministe : le débat s'engage au sujet de l'ordination des femmes. Avec les années 1980, la grande majorité des assemblées pentecôtistes américaines ordonnent des femmes et en 1984 les assemblées pentecôtistes du Canada acceptent d'ordonner des femmes. Cependant, l'ordination des femmes ne leur garantit pas des positions de leadership et elles travaillent sous la direction d'un homme. On incite les femmes à cultiver une véritable humilité et à ne pas être agressives.

Le premier numéro de *Gender in World Religions* offre une variété de situations qui présentent les femmes dans diverses religions, particulièrement au Canada. Il permet d'élargir notre horizon sur des contextes religieux qui nous sont moins connus. Nous sommes en attente des prochains numéros pour mieux saisir l'extension des possibilités des contributions dans cette nouvelle publication.

Monique Dumais
Département de sciences religieuses et d'éthique
Université du Québec à Rimouski

Susanne de Lotbinière-Harwood : *Re-belle et infidèle : la traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual : Translation as a Rewriting in the Feminine*. Montréal, Women's Press/Éditions du remue-ménage, 1991, 174 p.

Le seul titre de l'audacieux livre de Susanne de Lotbinière-Harwood constitue déjà tout un programme. Dans son bilinguisme asymétrique – titres français et anglais ne se répondent pas en écho, mais ouvrent deux aires de signification différentes – il est à l'image de son auteure, hybride jusque dans son prénom, « Susan » agrémenté de la terminaison française « ne », sans parler des noms de famille antagonistes, liés par un bien fragile trait d'union. L'auteure est une véritable bicéphale, elle qui a non seulement « au moins deux mots pour chaque chose » (p. 74), mais aussi véritablement deux têtes, deux voix bien distinctes. Bref, la parfaite métisse, l'impureté faite chair :

Double de la tête au cul, je suis une trahison. Je pense en français j'aime en anglais. Je trompe ma-maman lalangue of love. Je suis le scandale du corps bilingue, l'irrecevable l'asyntaxique l'impossible à topographier (p. 77).

Sa réflexion fait jouer non seulement l'entre-deux-langues, mais aussi l'entre-deux-genres, pour aboutir à un art poétique de la traduction au féminin.

Frappe d'abord dans le livre son bilinguisme novateur. Bien sûr, le gouvernement fédéral publie bon an, mal an des centaines de textes dont les deux versions sont imprimées côte à côte, ou tête-bêche. Mais dans tous ces cas, on a clairement affaire à un original et à une traduction, donc à une hiérarchie. Ici, il s'agit de deux essais distincts, quoique fortement reliés entre eux, que séparent deux textes hybrides, sorte de mise en scène de la situation double de la traductrice. Se côtoient donc un texte français, à la fois plus théorique et plus lyrique, et un texte anglais qui joue davantage sur le corps et la sensualité.

Traductrice de métier, Susanne de Lotbinière-Harwood est devenue féministe par le rock'n'roll. Parcours insolite, pour dire le moins. La traduction en 1979 des poèmes de Lucien Francoeur, aux figures féminines stéréotypées, l'oblige à se faire violence pour adopter le point de vue du voyeur mâle. Par la suite, elle n'acceptera que des textes féministes. Au début, elle travaille dans les deux sens, traduisant Nicole Brossard aussi bien que Gail Scott ; puis elle décide de traduire surtout vers l'anglais (sa langue seconde et, pour elle, le lieu d'une plus grande audace), qu'elle « contamine », qu'elle « parfume de français par [son] souffle » (p. 171). Hybridation donc, au sein de la langue d'arrivée même.

Au départ, pour qui a une conscience féministe aiguë, les deux langues sont piégées : le français à cause de son « surmoi patriarcal » (p. 172) qui fait que le masculin l'emporte encore et toujours sur le féminin, l'anglais parce que, par-delà son apparente neutralité, il efface également les marques du « deuxième sexe ».

Suivant l'affirmation de Luce Irigaray, « Parler n'est jamais neutre », Susanne de Lotbinière-Harwood ajoute que « traduire n'est jamais neutre » : « inévitablement, la main traduisante fera passer ses valeurs, ses intentions, ses positions idéologiques, dans le texte qu'elle réécrit en langue cible » (p. 18). En témoignent la traduction féministe engagée, mais aussi, bien avant, de nombreuses traductions sexistes qui gommant à leur façon les marques du « deuxième sexe ».

Dans les anciennes religions, on adorait le principe féminin ; dans les traductions bibliques, toutefois, il ne sera plus question de déesses, mais de Dieu. Là où il aurait fallu traduire par « prêtresse » ou « vestale », on a écrit « prostituée ».

Plus près de chez nous, une phrase de *la Bâtarde*, de Violette Leduc, « Je suis le malheur d'une autre », est rendue ainsi par Derek Coltman : « I am someone else's misfortune ». Le pronom générique efface la présence de la mère de l'enfant illégitime, que rétablit dans la langue une traduction au féminin : « another woman's sorrow ». *Le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir, a fait l'objet d'une traduction imprécise, abrégée et sexiste, marquée de plus par des ingérences du traducteur, qui s'insurge contre les femmes en jeans ! Le féminin de l'expression « En quel songe/cette enfant fut-elle liée par la cheville ? » ne figure pas dans les traductions du poème d'Anne Hébert « Le tombeau des

rois », sinon dans la version de Frank Scott, qui précise « her ankle » ; les autres traducteurs hommes laissent entendre que l'enfant est un garçon. Ainsi, les formes féminines disparaissent, encore et encore. D'où la nécessité de stratégies d'émergence du féminin.

L'un des grands mérites du livre de Susanne de Lotbinière-Harwood est de montrer que le travail sur la langue n'est nullement, pour les femmes, chose nouvelle. Au XII^e siècle, l'abbesse et compositrice Hildegarde von Bingen a composé un glossaire de 900 mots nouveaux, malheureusement perdu ; la féminisation des titres, si contestée aujourd'hui, était monnaie courante au Moyen Âge. Au XVII^e siècle, les Précieuses, moins ridicules qu'on a bien voulu le faire croire, composent leur *Dictionnaire*, proposent non seulement de nouveaux mots – quarante sortes de sourires, vingt sortes de soupirs – mais aussi une réforme de l'orthographe, la suppression du genre masculin, et, sur le plan social, le mariage à l'essai et le divorce. La célèbre hystérique des débuts de la psychanalyse, Bertha Pappenheim (Anna O.), est devenue par la suite une féministe engagée et a traduit vers l'allemand la *Défense des droits de la femme* de Mary Wollstonecraft (Susanne de Lotbinière-Harwood souscrit à l'interprétation de Diane Hunter, à savoir que l'aphasie de Pappenheim, son oubli de sa langue maternelle, traduisaient un refus de l'identité culturelle qu'on cherchait à lui imposer, et que l'hystérie est le signe d'un féminisme privé d'expression dans le monde extérieur [p. 91]). Enfin, de nos jours, Suzette Haden Elgin a inventé une langue des femmes, le « laadan », qui comporte, entre autres, onze noms pour décrire les types d'amour, quatre catégories de pronoms, etc. Elle a composé un dictionnaire et une grammaire, ainsi que des cassettes d'apprentissage. Autant de devancières, autant de balises pour la traductrice devant un texte à traduire au féminin.

Le titre français de l'ouvrage fait référence aux « belles infidèles », terme utilisé à partir du XVII^e siècle (siècle de la centralisation du pouvoir en France, de la création de l'Académie) pour désigner des traductions conformes au goût du jour mais plus ou moins proches de l'original. D'où l'analogie : « Une traduction, c'est comme une femme ; si elle est belle, elle risque d'être infidèle » (p. 21). Les re-belles sont donc belles à nouveau, mais aussi en rébellion, « infidèles à la loi du langage patriarcal » (p. 21).

Pour réinscrire le féminin dans la langue, la traduction féministe apparaît comme un élément de solution. Liée de près à l'écriture au féminin, elle constitue un geste politique qui a pour but de « faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde » (p. 11).

Comment s'y prendra la traductrice, de façon concrète ? Faut-il désormais que le « nombre l'emporte sur le genre », que la proximité détermine l'accord de l'adjectif (« un homme et une femme blanches »), comme le propose Françoise Marois ? Faudrait-il un pronom collectif mixte, du genre « illes » (p. 37) ? Plus simplement, on peut se soustraire à la tyrannie du masculin pluriel, qui n'est pas un neutre, mais « un cache-sexe » (p. 37). Ainsi, on traduira « Guatemala is a country of prisoners » par « Le Guatemala est un pays de prisonniers et de prisonnières » ; on évitera le plus possible d'employer « ils » pour désigner un couple mixte, préférant dire « il et elle », ou mieux, « elle et il ». La revalorisation de mots devenus péjoratifs (sorcière, hystérique) et la

création de néologismes fondés sur l'étymologie (« genré » pour traduire « gendered », « gynocentrique » pour « woman-centered »), contribueront à faire évoluer la langue. Posent problème à leur façon le rythme, si essentiel dans l'écriture des femmes, et les marques insistantes du féminin. Quel plaisir alors de voir prendre forme peu à peu la traduction (magnifique) d'un passage en apparence intraduisible de Nicole Brossard :

Fricatelle ruisselle essentielle aime-t-elle le long de son corps la morsure, le bruit des vagues, aime-t-elle l'état du monde dans la flambée des chairs pendant que les secondes s'écoulent cyprine, lutines, marines (p. 143).

Does she frictional she fluvial she essential does she all along her body love the bite, the sound waves, does she love the state of the world in the blaze of flesh to flesh as seconds flow by silken salty cyprin (p. 147).

Toutefois, le langage demeure piégé : impossible, par exemple, de traduire « She wanted to be someone » par « elle voulait être quelqu'une » (p. 42). Bref, entre les intentions de l'auteure, le public auquel on s'adresse, le type de publication (un communiqué de presse laisse moins de jeu qu'une théorie-fiction féministe), la traductrice se livrera à de savants jeux d'équilibre, dansera sur la corde raide, « entre oser et doser » (p. 47).

Dans cette perspective, la traduction est une cocréation, une collaboration à part égale entre deux femmes (Susanne de Lotbinière-Harwood croit que les livres féministes devraient toujours être traduits par des femmes – point de vue extrême, mais qui se défend dans la mesure où bien des hommes pratiquent le gommage déjà mentionné). C'est aussi une performance, une mise en scène, un *acting-out* de la différence : « il n'y a pas de corps plus actif, plus agissant, dans la pratique langagière, qu'un corps traduisant, [à] la fois corps lisant, corps écoutant et corps ré-écrivain » (p. 48). Susanne de Lotbinière-Harwood joue ici des frontières mouvantes entre les langues et les genres, en agente double de la signification, en espionne dans la maison des mots. Elle allie avec bonheur le témoignage personnel, l'étude de cas concrets, et la réflexion théorique. *Re-belle et infidèle* fera date dans les annales de la réflexion féministe sur la langue.

Lori Saint-Martin
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Suzanne Gordon : *Prisoners of men's dreams*. Toronto, Little, Brown and Company, 1991, 324 p.

Lorsque Suzanne Gordon parle de rêve dans son ouvrage *Prisoners of men's dreams*, c'est d'abord au rêve américain qu'elle fait référence : l'espoir d'une mobilité sociale fondée sur les aptitudes individuelles, la volonté de réussir et les efforts exigés pour atteindre les sommets. Sous l'effet du féminisme de l'égalité, les femmes ont peu à peu investi les sphères du travail salarié et accepté les règles qui y ont cours ; ce faisant, elles ont en quelque sorte mis de côté leur idéal de transformation sociale, développé à partir de l'entraide, pour s'intégrer au marché du travail. C'est, de manière très générale, la thèse de départ de l'auteure